

Leçon 10 – Complets en Christ

Introduction – Es-tu un “bon” ou un “mauvais” adventiste ?

Imaginez que nous commençons aujourd’hui par un petit “jeu” comme certains d’entre nous le connaissent encore. Je lis quelques phrases, et levez la main si vous pouvez dire “oui” : Combien parmi vous ont étudié la leçon chaque jour ? Combien ont donné une étude biblique cette semaine ? Combien ont aidé quelqu’un intentionnellement ? Combien ont prié avec ou pour quelqu’un ? Ce sont en soi de belles choses. Mais pendant que vous levez ou non la main, il se passe encore autre chose : une atmosphère s’installe dans la salle. Certains se sentent encouragés. D’autres se sentent petits. Et certains se sentent observés.

Certains d’entre vous se souviennent peut-être que, autrefois (ou dans certaines églises encore aujourd’hui), l’École du sabbat commençait vraiment ainsi : par un “rapport”. Je suis devenu adventiste en 2009, et je me rappelle qu’au début je me sentais plutôt mal à l’aise face à ce genre de questions ; surtout lorsque ma semaine était chaotique et que je n’avais pas fait ce qui était demandé. J’avais l’impression que ma foi était publiquement mesurée. Pas toujours avec de mauvaises intentions, mais l’effet était parfois le même : j’avais l’impression d’être jugé. Et c’est précisément ce mot qui apparaît en Colossiens 2 : **“Que personne donc ne vous juge...”** (2:16). Paul écrit comme s’il savait ce que c’est quand une pression pèse sur les croyants. Une pression qui se traduit par ce qui est “visible” : règles alimentaires, fêtes, jours particuliers, formes religieuses.

Paul laisse entendre que les chrétiens de Colosses étaient sous tension. Il y avait des personnes dans l’Église qui disaient : “Si tu veux être sauvé, alors tu dois faire ceci.” Et voilà le danger : l’attention se déplace de Christ vers les signaux autour de Christ. Paul appelle ces signaux une “ombre” (2 :17) — pas sans valeur, mais pas le but. Une ombre est utile : elle indique quelque chose de réel. Mais si tu ne fixes plus que l’ombre, tu manques la Personne. Et si nous sommes honnêtes : ne pourrait-on pas dire la même chose de certaines habitudes traditionnelles de l’Église, comme cet ancien “rapport” de l’École du sabbat ? Cela peut mettre les gens sous pression pour “performer” dans le visible, alors qu’ils manquent pourtant la “substance” (la réalité, le corps) : Christ lui-même (2 :17).

Parlons-en

- Comment, en tant qu’Église, pouvons-nous garder des pratiques et des habitudes qui aident à grandir, sans qu’elles se transforment en un système où nous nous mesurons les uns les autres au lieu de grandir ensemble “à partir de la Tête” (2 :19) ?
- Où remarques-tu en toi la tendance à “mesurer” la foi, chez toi ou chez les autres ? Pourquoi avons-nous parfois ce besoin ? Que pouvons-nous faire à ce sujet ?
- Paul dit : “Que personne donc ne vous juge...” et parle d’“ombre” et de “réalité / substance”. Que nous apprend ce passage sur la différence entre les signes extérieurs de la foi et Christ lui-même comme centre ?
- Supposons que quelqu’un entre ici aujourd’hui et n’ait rien à “rapporter”. Comment faire en sorte que cette personne rencontre malgré tout Christ comme la substance ?

Un ordre qui soutient ou un ordre qui étouffe ? (Col. 2 :1–5)

Quand Paul dit au verset 5 qu’il se réjouit de leur “ordre” et de la “solidité” de leur foi, il emploie le mot grec “taxis”. Ce mot désignait une formation militaire bien organisée. Le guide d’étude de l’École du sabbat souligne

que Paul ne voyait pas l'ordre dans l'Église comme quelque chose de purement organisationnel, mais comme théologiquement significatif. L'ordre peut donc être libérateur. Pensez à un culte où il y a de la place pour le silence et pour la proclamation de la Parole, où les responsables sont choisis avec soin, où l'enseignement ne dépend pas d'une personne. Un tel ordre crée de la sécurité. Il donne de la continuité. Il protège contre le chaos. En ce sens, l'ordre est une forme d'amour : il préserve la communauté.

Mais les paroles de Paul s'inscrivent dans un contexte d'avertissement contre la séduction (2 :4, 8). Cela signifie que l'ordre n'est pas automatiquement (et certainement pas toujours) sain. L'ordre peut aussi se durcir : lorsque la structure devient plus importante que le but pour lequel elle existe ; lorsque les procédures deviennent plus importantes que les personnes ; lorsque l'uniformité est confondue avec l'unité. Alors l'"ordre" peut devenir un instrument de contrôle.

La joie de Paul ne repose pas seulement sur leur structure, mais sur la **"solidité de leur foi dans le Christ.»** (2 :5). C'est une distinction importante. Pour nous aujourd'hui, la question demeure : notre ordre est-il un outil pour mieux suivre Christ, ou est-il devenu une norme par laquelle nous nous jugeons les uns les autres ? Paul ne semble pas idéaliser l'ordre, mais le situer : il a de la valeur tant qu'il sert l'Évangile.

Parlons-en

- En quoi la structure dans une Église aide-t-elle à préserver la vérité et l'unité ? Peux-tu donner des exemples concrets ? L'"ordre" peut-il aussi devenir un obstacle à la proclamation de la vérité dans une Église ? Comment Jésus et les apôtres ont-ils géré cela ?
- Quand l'ordre ecclésial peut-il basculer dans le formalisme ou le contrôle ?
- Quelle est, selon toi, la différence entre une unité saine et une uniformité imposée ?

Plénitude et pardon (Col. 2:8–16)

Au verset 8, Paul avertit : **"Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie. »** Le verbe *sylogōgōn* signifie littéralement "emporter comme butin de guerre". C'est une image forte. Apparemment, une philosophie au discours convaincant peut nous capturer, même quand nous pensons réfléchir librement. Paul cite trois sources de cette tromperie : la tradition humaine, les "les éléments du monde" (*stoicheia*) du monde, et quelque chose qui n'est "pas selon Christ". Le critère est donc clair : tout ce qui sonne religieux ou intellectuel n'est pas automatiquement chrétien ou bon.

Paul y oppose une déclaration monumentale : **"c'est en lui qu'habite corporellement toute la plénitude de la divinité,"** (2:9). Le mot *plērōma* (plénitude) signifie complétude, totalité. Et ce "corporellement" (*sōmatikōs*) souligne que la présence de Dieu est entièrement en Jésus. C'est théologiquement explosif : il n'est pas nécessaire de gravir des échelons par des rites, des anges ou des expériences particulières. En Christ, Dieu est pleinement présent. Et puis vient une phrase surprenante : **"et vous êtes comblés en lui"** (2:10). Pas : vous deviendrez peut-être pleins un jour. Pas : vous devez d'abord prouver que vous en êtes dignes. Mais : en lui, vous êtes comblés. Cela ne signifie pas que nous soyons déjà moralement parfaits, mais que notre position devant Dieu n'est pas vide.

"Que personne donc ne vous juge..." (2:16) n'est pas seulement un appel à la tolérance ; c'est aussi un diagnostic. Là où le jugement grandit, quelque chose d'autre que Christ est presque toujours au centre. Car si Christ est la substance, alors mon identité est en sécurité. Ma spiritualité n'a pas besoin d'être prouvée en compétition avec

les autres. Mais si l'“ombre” devient centrale — formes, habitudes, signaux — alors ces formes deviennent soudain la norme. Et nous obtenons une culture d'Église où les gens se sentent soit supérieurs (main levée !), soit honteux (main baissée...).

Paul ne dit pas que l'ombre est “mauvaise”. C'est important, car nous pouvons apprendre ici la nuance : des rythmes, des pratiques, de la discipline, même la tradition — cela peut donner une direction. Mais cela doit rester une direction, pas devenir une destination. Le défi, c'est que l'ombre est souvent visible et contrôlable, tandis que l'œuvre de Christ dans le cœur est moins mesurable. Voilà pourquoi il est si tentant d'utiliser “ce qui est visible” comme preuve de spiritualité. Et c'est là aussi le danger d'un tel “rapport” de l'École du sabbat : il peut être une invitation sincère à grandir, mais il peut aussi, sans le vouloir, orienter les gens vers le superficiel : l'ombre comme score.

Parlons-en

- Que signifie l'image “emmener comme butin” (2:8) dans son contexte d'origine ? Quels dangers Paul voit-il dans certaines théories ou philosophies ?
- La philosophie est souvent considérée aujourd'hui comme inoffensive ou enrichissante. De quelles manières une certaine façon de penser peut-elle néanmoins influencer notre regard sur Christ ?
- Quand la pensée critique devient-elle une force pour la foi, et quand devient-elle un moyen de prendre ses distances avec la foi ?
- En 2 :9–10, Paul relie la plénitude de Dieu en Christ à notre propre accomplissement. Comment cela aide-t-il à ne pas chercher sans cesse de nouvelles sources de sens ?
- En bref : où remarques-tu que des idées de notre culture influencent notre pensée au sujet de Dieu ? Peux-tu trouver un exemple positif et un exemple négatif ?
- En 2 :11–13, on trouve plusieurs verbes au passif. Qu'est-ce que cela nous apprend sur celui qui prend l'initiative dans notre salut ?
- Comment devons-nous comprendre Colossiens 2 :16 ? Ces ombres (y compris l'observance du sabbat) sont-elles encore précieuses comme renvoi vers Christ (ombres de Christ), sans pouvoir nous sauver ? Ou bien Col 2 :16 ne concerne-t-il que les lois cérémonielles (donc pas le sabbat des dix paroles/commandements) ? Quels arguments plaident pour et contre ces deux lectures ? Et comment se situent-elles par rapport aux autres interprétations ?

Une piété « faite maison » (Col. 2 :20–23)

Paul termine par un avertissement tranchant : certaines pratiques religieuses “ont une apparence de sagesse” (2 :23), mais manquent de véritable puissance. C'est confrontant, car cela suggère qu'on peut avoir l'air très dévoué tout en restant intérieurement inchangé. Paul parle de règles qui sonnent sévères : “ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas” (2: 21), et il dit : cela peut paraître impressionnant, mais cela n'atteint pas le cœur. Cela peut même nourrir l'égo : regarde comme je suis discipliné. Cela peut aussi nourrir la peur : si je ne fais pas cela, je ne suis pas un vrai croyant.

Ici apparaît une critique subtile de deux extrêmes que nous connaissons tous. Le premier extrême, c'est : “Je décide moi-même de ce qui est bien ; personne ne me dira quoi faire.” L'autre extrême, c'est : “Je ne suis en sécurité que si je contrôle tout.” Paul propose une troisième voie : vivre dans l'union avec Christ. Ni une liberté débridée, ni un contrôle étouffant, mais une liberté façonnée par la relation avec la Tête (Christ) et par la vie

dans le corps (l'Église). C'est aussi un défi pour nous en tant qu'Église : grandissons-nous vers la maturité spirituelle, ou construisons-nous des systèmes qui régulent surtout le comportement ?

La vision de Paul est à la fois étonnamment libératrice et exigeante : libératrice, parce que tu n'as pas à prouver ta valeur ; exigeante, parce que la vraie croissance ne s'achète pas avec une liste. La vraie croissance demande de l'honnêteté, de la communauté, de la patience, et le courage de ne pas remplacer Christ par quelque chose de plus facile à gérer. Peut-être est-ce l'une des choses les plus prophétiques que Colossiens 2 nous chuchote aujourd'hui : nous pouvons nous aider mutuellement à ne pas être seulement "religieux", mais réellement enracinés en Christ.

Parlons en

- Question courte : quelle "apparence de sagesse" rencontres-tu en toi ?
- Comment pouvons-nous encourager des pratiques (prière, lecture de la Bible, service) sans que cela devienne une échelle de performance ?